

BIG LITTLE WOMEN

un film de
Nadia Fares

produit par
Luna films
en co-production avec
AfterAll Films Cairo

BIO-FILMOGRAPHIE

Nadia Fares est réalisatrice, scénariste et productrice suisse et égyptienne.

Elle est diplômée de l'Université de New York, Tisch School of the Arts, où elle a obtenu son Master of Fine Arts en cinéma et télévision.

Son premier long métrage de fiction, "Honey and Ashes", a reçu plusieurs prix internationaux et a été acclamé par la critique pour sa représentation novatrice de la femme arabe contemporaine. Variety l'a qualifié de "avant-gardiste et intelligent".

Son plus récent scénario de long métrage de fiction, "Diplomatic Corps", a été lauréat au New York Writers Lab soutenu par Meryl Streep et Nicole Kidman.

Nadia Fares travaille et vit à Los Angeles, au Caire et à Genève.

«Big Little Women» est son premier long métrage documentaire.

www.nadia-fares.com



BIG LITTLE WOMEN / 2022 / 86min / Long-métrage documentaire

DES SUISSSES À LOS ANGELES / 2019 / 5 épisodes de 42min / Série documentaire

LES PETITES REINES DU CAIRE / 2018 / 24min / Documentaire

TOURISTES, N'ABANDONNEZ PAS LA TUNISIE / 2017 / 26min / Documentaire TV

LES FILLES DU CAIRE, ÇA ROULE / 2015 / 10min / Documentaire

TUEUR À GAGE / 2013 / 26min / Documentaire TV

QUAND AL-QAÏDA RECRUTE / 2012 / 26min/ Documentaire TV

EXPECTATIONS / 2011 / 30min / Court-métrage de fiction / mention honorable Los Angeles Movie Award

ANOMALIES PASSAGÈRES / 2003 / 85min / Long-métrage de fiction / Collection "Masculin/Féminin", ARTE, France

LES SAVEURS DU PRINTEMPS /1999 / 26 min / Court-métrage de fiction

MIXED UP / 1999 / 15 min / fait parti du documentaire ID Suisse, nominé pour le prix du cinéma suisse

MIEL ET CENDRES / 1996 / 86min / Long-métrage de fiction
Primé à : Locarno, San Francisco, Montréal, Saarbrücken, Montpellier, Annonay, Namur, Milano, Burkina Faso, Toronto, nominé pour le prix du cinéma Suisse.

LOGLINE

Trois générations de femmes dans la révolte et la transgression des interdits patriarcaux.

La cinéaste suisse et égyptienne rend hommage à son père dans cette lettre filmée qui raconte 75 ans de luttes des femmes en Egypte, pays de son père, mais aussi en Suisse, pays de sa mère où Nadia Fares a grandi.

PITCH

Comment parler avec tendresse de luttes féministes à un patriarce éclairé ?

Sous l'effet d'un philtre poétique très personnel, Nadia Fares métamorphose l'hommage à son père égyptien tant aimé en une chronique de la condition féminine en Egypte et en Suisse. Elle explore l'impact de la tradition patriarcale en effet miroir entre l'Orient et l'Occident.

SYNOPSIS

Une lettre adressée à un « patriarce cool », c'est le parti pris poétique de ce film qui évoque l'histoire du féminisme en Egypte et en Suisse. Effet miroir, paradoxe.

La cinéaste suisse et égyptienne rend hommage à son père dans cette lettre filmée qui raconte 75 ans de luttes des femmes en Egypte, pays de son père, mais aussi en Suisse, pays de sa mère où Nadia Fares a grandi.

Trois générations de femmes égyptiennes en conquête de leurs droits ; les avancées sont souvent suivies de décourageants reflux et de résignation. L'histoire des luttes féminines s'entrelace avec celle des luttes sociales et politiques de tout un pays.

Nasser, émancipant le pays du joug colonial dans les années 50 et 60, libérait aussi les femmes égyptiennes des contraintes les plus pesantes de la tradition patriarcale.

Ce sont les années de jeunesse et d'études de Nawal El Saadawi (1931-2021), la grande intellectuelle féministe qui, par la plume et par l'action, pose les jalons théoriques de la lutte contre les contraintes que la société égyptienne impose aux femmes.

Nawal est une intellectuelle de combat ; ses analyses sagaces et sans concessions se prolongent tout naturellement dans la lutte et la transgression des interdits patriarcaux. Elle en paie le prix fort: la prison et l'exil sanctionnent ses publications et son activisme.



Dans les années cinquante-soixante, Abdelghany Fares arrive en Suisse pour y achever ses études de pharmacie; il y rencontre une jeune Suisseuse et la réalisatrice Nadia Fares naîtra de cette union.

Choisir un Egyptien pour mari est, dans la Suisse du tournant des années soixante, un geste fort, transgressif.

Images et témoignages rappellent la situation politique et sociale de ce temps : alors que les femmes égyptiennes votent depuis 1956, les Suissesses attendront encore plus d'une décennie, le patriarcat résiste jusqu'à 1971.

La famille de la mère de Nadia manigance pour faire expulser de Suisse le jeune papa égyptien, cet étranger venu d'Afrique.

On s'empresse de trouver un prétendant bien suisse à la mère de Nadia, la variété helvétique du mariage arrangé.

Ces peu glorieuses intrigues sont scellées par la chape d'un lourd secret familial révélé bien plus tard.

Nadia et sa mère ont elles aussi payé le prix fort.



En Egypte, la condition des femmes a entretemps régressé et les ambitions laïques de la politique nassériennes sont de lointains souvenirs, le voile et la burqa retrouvent leur place tout comme la mutilation sexuelle des fillettes qui, quoique officiellement prohibée, reste une coutume forte dans les campagnes du sud.

Quelles résurgences du féminisme égyptien peut-on alors espérer aujourd'hui ? La lutte des femmes a connu un dernier choc frontal lors des manifestations du Caire au printemps 2011. Les femmes manifestantes tout d'abord saluées par la foule de la place Tahrir ont finalement été violemment réduites au silence, et la vague s'est écrasée.



On voit aujourd'hui renaître un féminisme tout différent, direct, léger pragmatique et efficace. De jeunes femmes s'échappent du "plan de carrière marital" suggéré par leur famille et sillonnent le Caire à bicyclette pour distribuer des repas aux nécessiteux, mais surtout lier contact avec les femmes fortes de ces quartiers pauvres. Le vélo est-il un moyen de transport honorable pour une jeune-fille ?

L'horizon des luttes féminines est bien différent de celui de jeunes bourgeoises en voie d'émancipation. Perplexes, nos militantes se ressource alors auprès de Nawal El Saadawi pour recueillir les conseils éclairants de cette pionnière du féminisme égyptien.

INTERVIEW AVEC LA RÉALISATRICE

Votre film développe une sorte de paradoxe : dans la forme et dans le ton personnel, direct, vous avez écrit et tourné un hommage à votre père décédé en 2014; le véritable sujet de votre film est pourtant l'histoire des luttes féminines en Egypte.

NF : Dans sa forme, mon film a l'apparence d'un hommage à mon père. Dans les faits, je rends plutôt cet hommage au courage des femmes en lutte pour des droits égaux en Orient mais aussi en Occident. Ma mère a brisé un tabou qui était encore très fort dans la Suisse des années 50 : épouser un homme venu d'Afrique. Elle a finalement été punie pour cette transgression puisque le patriarcat suisse, mon grand-père maternel, a intrigué pour que cet époux indésirable soit finalement expulsé, brisant un couple et ma famille. En Suisse comme en Egypte, un patriarcat a souvent l'autorité d'écraser le destin des femmes de sa famille. Partant de mon histoire personnelle, je montre en miroir deux faces du système patriarcal.

Comme mon père a connu intimement les deux mondes, l'Orient et l'Occident, sa destinée est un pivot et je lui raconte l'histoire de femmes qui luttent en Suisse et en Egypte. Mon père était bien sûr, comme presque tous les pères égyptiens, un patriarcat, mais, comme je le reconnais en off à la fin du film, c'était un "patriarcat cool". Nawal El Saadawi, pionnière du féminisme dans tout le Moyen-Orient et qui nous a quittés l'an dernier, insiste sur ce point : les hommes sont, eux aussi, victimes du patriarcat. Comme tous les autres, mon père devait composer avec les standards de comportement que les sociétés du Moyen-Orient imposent aux maris et pères de la région. "Es-tu vraiment un homme, mérites-tu mon respect alors que tu ne parviens pas à t'imposer face à ta femme et tes filles ?" Tout homme qui sort des rails de la tradition patriarcale s'expose à une dépréciation sociale ou même à l'isolement. Qui est de taille à surmonter ce risque? Mon père, tant en Suisse

qu'après son retour forcé en Egypte, a plutôt dignement composé avec, d'une part, ce que chacun de ces deux pays exigeait de lui et d'autre part la conscience "moderne" qui lui indiquait que la condition des femmes devait évoluer. Une part de l'affection et du respect que je lui porte repose sur cette reconnaissance : mon père a bien joué sa partition entre les lignes de ce que les circonstances et le destin lui ont imposé.

Nawal El Saadawi que vous venez de citer est le point d'appui fort de votre film. Née en 1931, elle irradie devant votre caméra de vivacité intellectuelle, d'énergie militante ; ses analyses sont fortes, précises. Elle crève l'écran dans sa façon de nous raconter les luttes féministes en Egypte en les rapportant à l'histoire du pays.

NF : Jusqu'à son dernier souffle, Nawal a gardé l'énergie de son engagement et avait à cœur de transmettre sa combativité aux jeunes Égyptiennes de notre temps mais aussi aux femmes de partout grâce à son rayonnement international.



C'était une femme véritablement courageuse qui a payé son engagement au prix fort dès le reflux conservateur qui a suivi la mort du président progressiste Nasser en 1970. Les années de la présidence Sadate sont difficiles pour elle: son activisme et ses écrits contre la pratique de l'excision, par exemple, la font chasser du ministère de la santé, et les tracasseries culminent en 1981, quand elle est emprisonnée pour infraction à la Loi de protection des valeurs contre le déshonneur. Dans ses essais ou ses œuvres plus littéraires traduits en de nombreuses langues, Nawal a marqué l'histoire récente de l'Égypte, soulignant toujours l'articulation et la complémentarité des combats féministes et des luttes sociales.

Quel est l'héritage que Nawal El Saadawi laisse aux militantes d'aujourd'hui ?

NF : Nawal se battait surtout contre les institutions patriarcales, pour la conquête de droits égaux pour les femmes d'Égypte, pour l'interdiction de l'excision traditionnelle. Elle a placé son combat au niveau des superstructures de l'État, de la société et de l'imaginaire moral de la société égyptienne. Elle s'est battue avec sa plume aiguisée.

L'action des jeunes Cairotes d'aujourd'hui que l'on accompagne dans mon film se déploie auprès de femmes qui ne liront jamais une ligne écrite par Nawal, les mères et filles des quartiers défavorisés de la capitale.

Ces jeunes femmes se sont tout d'abord émancipées du destin que leurs familles plutôt bourgeoises avaient dessiné pour elles: se marier avec un brave garçon, avoir des enfants et se consacrer entièrement à son mari et à sa famille au lieu de travailler et conquérir l'indépendance. Cette étape franchie, elles prennent la liberté et leur vélo pour partir au contact avec les femmes des quartiers pauvres. Elles y apportent des repas chauds, amorçant

ainsi le dialogue sur les grandes priorités des luttes féminines et contribuent à changer les mentalités sur la place des femmes dans la société. Leur arrivée à vélo, alors qu'aucune Égyptienne "convenable" ne devrait circuler ainsi, provoque déjà la discussion. Et ce n'est pas toujours facile ni harmonieux : le combat des jeunes cyclistes reste incompris de bien des femmes qu'elles rencontrent : ces dernières disent vouloir plutôt préparer leurs filles au combat direct contre les hommes qui leur manquent de respect.



Ces femmes des quartiers pauvres, très combattives au quotidien, se disent attachées aux traditions patriarcales, sans les appeler ainsi. Elles reproduisent et perpétuent les violences du patriarcat comme l'a fait ma grand-mère suisse, complice des manigances qui ont brisé le ménage de sa propre fille, ma mère.

Vous posez la question de l'héritage de Nawal. Mon film, tourné par la femme de la génération intermédiaire que je suis, sert précisément à cela : contribuer à la transmission de cette culture

de la lutte féministe et susciter la rencontre des jeunes militantes cyclistes avec Nawal pour recueillir de cette dernière les leçons de son combat décennal.

Vous parlez de l'attachement des femmes de milieux modestes aux traditions patriarcales. C'est un trait que vous avez par ailleurs observé dans votre propre famille égyptienne.

NF : Oui, chez la famille qui vit dans le sud du pays. Le dialogue avec mes cousines a vite révélé que les jeunes femmes affirment leur volonté de faire leur master et donc d'étudier, de choisir ensuite leur mari, bien entendu, mais, dans le même temps, l'excision reste à leurs yeux le passage obligé pour les fillettes du village. "C'est une tradition, c'est comme ça! Je ne veux pas que ma fille non excisée se sente rejetée par les autres." La pression sociale reste donc très forte et obstrue toute réflexion sur la signification et les conséquences des mutilations sexuelles. Ce qui est terrible, c'est que cet acte de répression de la sexualité féminine est le plus souvent commis par des femmes qui perpétuent cette tradition violente du patriarcat et deviennent ainsi les complices actives de ce système.

Tout au long du film et comme un refrain, on suit la trace des jeunes Cairotes féministes qui sillonnent la capitale d'un air résolu sur leur bicyclette. Ces séquences et l'apparition récurrente des vélos a sûrement un sens pour vous, non ?

NF : Oui, ces vélos expriment bien des choses dans le contexte de ces luttes féministes. Pédaler sur un vélo est déjà en soi un acte transgressif dans les sociétés du Moyen-Orient mais aussi dans d'autres sociétés patriarcales : s'asseoir sur un vélo et pédaler c'est tout d'abord mettre en péril l'intégrité de l'hymen, et donc risquer une tragique décote sur le marché matrimonial : qui

voudra encore d'une épouse dont la virginité est douteuse ? Ces bicyclettes sont aussi une métaphore: le vélo oblige à pédaler, à toujours aller de l'avant. C'est aussi le marqueur d'un féminisme direct, léger, pragmatique, c'est le véhicule passe-partout et efficace dans le chaos du trafic cairote.

Le film se termine sur des images qui surprendront sûrement, là-bas en Egypte, mais aussi en Occident. Peu avant et pendant le générique, une chanson parlant de liberté accompagne une séquence de pole-dance : l'une des cycliste, très belle, déploie des figures sur fond de ciel au couchant. Un final surprenant dans un film à vocation féministe, non ?

NF : Oui, le pole-dance est parfois identifié comme cliché de la femme-objet qui déploie sa parade autour d'un axe érigé. Il est vrai que mes cousines du sud n'approuveront peut-être pas mon choix de montrer si généreusement le corps en mouvement de la cycliste féministe du Caire. Peut-être qu'une partie du public en Occident s'étonnera aussi qu'un film traitant d'un sujet sérieux et même tragique s'évanouisse ainsi sur ces images de féminité assumée et effrontée. Nous, les femmes rebelles, danserons encore et toujours avec courage et affirmerons la féminité selon notre convenance pour imposer le respect de l'égalité.

© Big Little Women, Luna films et AfterAll Films Cairo, 2022

